



POUR elle

JADE LEE

DÉSHONNEUR  
*et Liberté*

AVENTURES & PASSIONS

## **Jade Lee**

Auteure d'une trentaine de livres, passionnée par la Régence, elle s'est spécialisée dans la romance historique et a également écrit des romances érotiques et paranormales. Elle a été récompensée par de nombreux prix. Elle écrit de la romance contemporaine sous le nom de plume de Kathy Lyons.

Déshonneur et liberté

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Secrètes voluptés  
*N° 7950*

**LES FRAZIER**

1 – Amante ou épouse  
*N° 10248*

2 – Que serais-je sans ton amour ?  
*N° 10426*

JADE  
LEE

Déshonneur  
et liberté

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Catherine Berthet*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

WEDDED IN SCANDAL

*Éditeur original*

Berkley Sensation published by The Berkley Publishing Group,  
a division of Penguin Group (USA) Inc.

© Katherine Ann Grill, 2012

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2014

# 1

— Vous voulez entrer là-dedans ? Mais pourquoi ?

Ignorant l'air effaré du directeur de la mine, Robert Percy, vicomte de Redhill, ôta ses gants et son manteau. Ils se trouvaient dans une cabane, devant la mine de charbon que son père avait achetée un soir de beuverie. Quand il buvait, le comte avait des idées bizarres. Il achetait des entreprises, que Robert s'efforçait alors de sauver du désastre. Et comme personne dans la famille ne connaissait quoi que ce soit aux mines de charbon, il se retrouvait avec un défi à relever.

La première chose à faire, après l'une des brinques de son père, était d'inspecter leur nouveau bien. Aussi, en dépit des objections de M. Hutchins, Robert était-il décidé à descendre dans ce puits. Il avait déjà ôté sa veste, qu'il avait pliée et posée à côté de lui. Après avoir jeté un coup d'œil aux ouvriers crasseux alignés près de l'entrée de la mine, il enleva également son gilet. Il se serait volontiers débarrassé de sa précieuse chemise en

lin, mais il ne pouvait se présenter à moitié nu devant ses nouveaux employés.

— Il fait noir comme dans un four, là-dessous ! s'exclama M. Hutchins, dont les moustaches frémissaient.

Avec son long nez, l'homme ressemblait à un rat. Un rat grassouillet qui n'avait aucune envie de quitter son repaire.

— Pour autant que je sache, l'obscurité n'a jamais tué personne.

— C'est parce que « personne » n'est descendu dans la mine, ronchonna le directeur.

Avec un lourd soupir, Hutchins quitta son fauteuil.

— Je pense que vous êtes fou, monsieur le vicomte. Mais puisque vous insistez, Charlie va vous guider.

Robert marqua une pause, et enregistra plusieurs détails intéressants. Avant tout, le tour de taille de M. Hutchins, qui aurait pu convenir à un cheval de trait. Ensuite, la crasse qui régnait dans le petit bureau, et qui ne provenait pas uniquement de la poussière de charbon. La puanteur du cigare l'insupportait. Enfin, la respiration de M. Hutchins était sifflante.

— Quand êtes-vous descendu dans la mine pour la dernière fois, monsieur Hutchins ?

— Quoi ? Oh, la semaine dernière, il me semble. C'est un lieu dégoûtant, et il y règne une chaleur étouffante.

— Je suis d'avis qu'un directeur doit savoir ce qu'il dirige, vous ne croyez pas ?

— Oh, je le sais, je le sais, répondit l'homme en essuyant son front dégarni. Je descends dans ce



trou chaque année, pour inspecter les nouveaux filons découverts. Si vous voulez voir quelque chose d'intéressant, je peux vous montrer les charriots. Ils sont dans un état épouvantable, monsieur...

— Vous pouvez être certain que je les inspecterai, monsieur Hutchins. Une fois que j'aurai vu la mine.

Sur ces mots, Robert sortit du bureau crasseux et se dirigea vers le trou sombre qui menait sous terre. Des hommes, des femmes et des enfants décharnés le saluèrent au passage. Il leur sourit, en songeant à son dernier séjour dans le domaine familial, en Écosse. Tous les domestiques s'étaient mis en rang de cette façon pour accueillir leur jeune maître. Mais ils étaient propres et bien nourris, ce qui n'était pas le cas de ces pauvres gens. La saleté semblait incrustée dans leur peau, leurs regards étaient vides.

Bon sang, pourquoi diable son père avait-il acheté cette mine ? Même ivre, il avait dû se rendre compte que les mineurs étaient à bout de forces. Mais il n'avait sans doute même pas regardé ce qu'il achetait. Il laissait à Robert le soin d'inspecter ses nouvelles acquisitions, une fois que tous les papiers étaient signés.

M. Hutchins se maintint à sa hauteur, malgré sa respiration de plus en plus sifflante.

— Vous êtes sûr que vous ne préférez pas examiner les livres de comptes ? Je suis un excellent comptable, vous verrez que tout est en ordre. La moindre dépense est enregistrée !

Robert hochait la tête, remarquant un enfant dont les mains étaient en sang.

— Qui est ce garçon ?

— Elle ? C'est Brenda, la sœur de Charlie.

C'était donc une fille ?

— Elle travaille à la mine ?

— Le dernier cheval de la mine est mort l'année dernière. L'air n'est pas bon pour les chevaux ici, vous comprenez. Je me suis dit qu'on pouvait le remplacer par deux ou trois gosses pour tirer les chariots. Ils sont contents d'avoir un travail et d'aider leur famille, vous voyez. Et cela nous coûte moins cher. Lord Brimley a estimé que j'avais eu une bonne idée.

Robert en était certain. Lord Brimley était pingre pour tout, sauf pour son brandy. Cela faisait de lui un compagnon de beuverie idéal pour son père.

— La mine appartient à ma famille désormais, et l'opinion de lord Brimley ne m'intéresse pas. Je veillerai à ce que l'on achète des chevaux au plus vite.

— Oh, mon Dieu, mais que vais-je dire aux parents de ces pauvres petits ?

— Que leurs enfants doivent profiter de l'air pur tant qu'ils le peuvent. Et que je les rémunérerai pour l'entretien des chevaux.

Sans se soucier de la réaction de M. Hutchins, Robert reporta son attention sur l'entrée de la mine, et passa quelques secondes à lutter contre la sensation de nausée qui l'envahissait à l'idée de pénétrer dans ce gouffre obscur.

Hutchins dut percevoir son hésitation.

— Je suis sûr que vous devriez plutôt vous intéresser aux livres de comptes.

Robert serra les dents et prit son courage à deux mains. Pour l'amour du Ciel, ce n'était pas un gouffre, juste l'entrée d'une mine ! Des douzaines d'ouvriers descendaient là chaque jour. Des femmes et des enfants aussi. Il pouvait le faire, malgré la grisaille déprimante et la crasse qui imprégnaient les lieux.

— Charlie ! Viens, mon garçon, s'écria M. Hutchins. Montre le chemin à monsieur le vicomte.

Charlie n'était plus un enfant, mais il était plus jeune que Hutchins et avait un sourire chaleureux.

— Oui, monsieur. Par ici, monsieur le vicomte. Voilà la première marche.

En un clin d'œil, il disparut à l'intérieur du gouffre. Robert le suivit, ne s'arrêtant qu'un bref instant pour lancer un coup d'œil à Hutchins.

— Je ne suis pas sûr que Charlie saura me montrer les choses importantes. J'aurai besoin de quelqu'un de plus avisé, comme vous.

M. Hutchins réprima une grimace, mais le suivit, contraint et forcé. Robert fut bien obligé d'avancer, lui aussi.

Éclairés par deux vieux bouts de chandelles, ils descendirent deux échelles et passèrent devant un chariot démantelé.

— Les ossements du premier pompier mort sur le site, il y a plus de cent ans, se trouvent juste là, indiqua M. Hutchins. Visiblement, il n'a pas couru assez vite pour échapper à l'explosion.

— Mon Dieu. Pourquoi ne l'a-t-on pas remonté pour l'enterrer ?

— Oh, ce n'est pas vraiment son squelette, expliqua Charlie. En réalité ce sont les restes d'un

cheval, mais on dit ça aux gamins pour leur faire peur et les obliger à prendre leur travail au sérieux. Surtout les plus petits. La mine est dangereuse, il ne faut pas qu'ils croient que c'est un jeu.

Robert se rembrunit. Quand son père avait acheté la mine, il s'était aussitôt renseigné sur l'extraction du charbon et il savait que les mineurs couraient de terribles dangers. Il n'imaginait pas de jeunes enfants descendant dans cet horrible trou pour s'amuser.

— Pourquoi croiraient-ils que c'est un jeu ?

— Ah, vous savez comment sont les enfants, répondit Charlie avec un sourire triste. Au début ils trouvent ça dur, mais certains sont prêts à s'amuser de tout.

Robert ne sut que répondre. Il veillerait à ce que plus aucun enfant ne soit employé dans cette mine. Si cela ne tenait qu'à lui, personne ne descendrait plus dans ces terribles galeries. Mais le pays avait besoin de charbon.

— Je crois que nous sommes allés assez loin, vous ne croyez pas ? dit Hutchins.

Il faisait trop sombre pour que Robert voie son expression, mais il sentait l'odeur de sa transpiration. La chaleur était étouffante.

— Non. Montrez-moi l'endroit où vous travaillez en ce moment.

— Il faut descendre beaucoup plus profond, monsieur le vicomte, fit Charlie d'un ton hésitant. Ce n'est pas très agréable.

— Continuez, ordonna Robert, la gorge nouée.

Pour se distraire de sa propre angoisse, il se mit à poser des questions. M. Hutchins, dont la

respiration était trop saccadée, ne put répondre, mais Charlie fut capable de lui expliquer précisément en quoi consistait la tâche des mineurs.

Ils arrivèrent dans une nouvelle galerie. Des hommes armés de pioches et de pelles s'activaient. L'air était lourd, et il régnait dans le tunnel un bruit infernal. Robert était trempé de sueur, ses tempes étaient douloureuses. Cependant, il salua chaque homme, le complimentant sur son travail, comme il convenait à un aristocrate. C'était son devoir et il l'accomplit de son mieux, bien qu'une force irrésistible le poussât à sortir de cet enfer.

Soudain, une question terrible lui vint aux lèvres.

— Les poutres qui soutiennent la galerie sont-elles solides ? Quelqu'un pourrait les heurter accidentellement, d'un coup de pelle. Ou bien un enfant pourrait pousser un chariot contre les montants.

— Nous faisons attention, répondit Charlie.

Robert souleva sa bougie pour examiner le bois. Celui-ci lui parut mince et dévoré par les vers.

— Baissez cette bougie ! s'exclama Hutchins d'une voix étranglée. Vous voulez nous tuer ?

— Il n'y a pas de grisou, monsieur, dit Charlie d'une voix rassurante, comme s'il s'adressait à un enfant. Nous avons éliminé le gaz hier. C'est la raison pour laquelle nous travaillons ici aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, certes. Mais on n'est jamais trop prudent. Le gaz est notre principal souci, monsieur le vicomte. Il se concentre au sommet de la galerie.

Ce qui expliquait pourquoi les bougies étaient déposées sur le sol, ou dans des crevasses.

— Ce n'est pas le gaz qui m'inquiète, mais le bois, répliqua Robert. Où l'avez-vous trouvé ?

— Je l'ai acheté moi-même à bon prix, il y a quelques mois. Les poutres étaient solides et bon marché.

Robert jeta un coup d'œil aux mineurs. Ceux-ci n'avaient pas l'air d'accord, mais nul ne dit mot. Hutchins se dirigea vers la poutre principale.

— C'est robuste, je vous dis. Du bon bois.

— La poutre est trop légère, monsieur Hutchins, glissa doucement Charlie. Elle n'est pas assez résistante.

— Bien sûr que si. Il faut juste s'assurer qu'elle est bien calée. Regarde, ajouta-t-il en se baissant pour balayer la terre à la base de la poutre. Si elle est bien posée, comme ça, rien ne pourra la faire tomber.

Robert examina la base de la poutre. Cela paraissait solide, mais il n'y connaissait rien. Et comment en être sûr à la lueur de quelques chandelles ?

— Ne t'inquiète pas, Charlie, reprit M. Hutchins. C'est du bon bois, il n'y a aucun risque.

Il voulut se redresser mais, gêné par son poids, il dut agripper le mur pour s'aider. Les pierres s'effritèrent sous ses doigts et l'une d'elles renversa une bougie. M. Hutchins recula d'un bond, trébucha sur une autre pierre et perdit l'équilibre, s'affalant lourdement contre la poutre de soutènement.

Robert soupira, excédé. Cet homme aurait dû se montrer plus habile pour circuler dans la mine

qu'il dirigeait. Mais les mineurs virent que les pieds de M. Hutchins avaient heurté deux traverses de renfort qui calaient la poutre. Le bois bougea, avec un bruit de frottement presque inaudible. Les hommes se mirent à courir avant même que Robert ait compris qu'ils étaient en danger.

Seul Charlie demeura près de lui, tentant de soutenir la poutre avant qu'elle ne s'effondre. Robert joignit ses efforts aux siens, mais il était trop tard. La poutre s'écroula, en entraînant une autre plus petite qui s'abattit sur les jambes de Hutchins.

C'est alors que des débris se mirent à pleuvoir dans la galerie. De grosses pierres, de minuscules galets, et une épaisse poussière. Quelque chose de lourd heurta l'épaule de Robert, sans toutefois le déséquilibrer.

— Cours ! cria-t-il à Charlie.

Mais la poussière l'étouffait. Il ne voyait presque plus rien. Quelques bougies cependant brûlaient toujours. Robert agrippa le bras de Charlie et l'éloigna de la pile de débris, avant de se baisser pour aider Hutchins, qui hurlait de douleur.

Il tâta son corps à l'aveuglette. L'homme était couvert de poussière, mais il ne trouva pas de plaie ouverte. Le directeur se mit à ramper lentement pour s'extraire de la pile de rochers. Mais, à ce rythme, il ne parviendrait jamais à s'enfuir à temps.

Robert l'attrapa sous les bras et tenta de le tirer vers lui. L'homme devait peser cent kilos ! Pourtant, à force d'efforts, il parvint à le dégager.

Charlie les attendait un peu plus loin, avec deux autres mineurs, sous les poutres les plus solides. À eux quatre, ils réussirent à remettre Hutchins sur ses pieds. Il avait cessé de hurler, mais l'air était irrespirable et ils ne purent échanger une parole.

Ils se précipitèrent tous vers les échelles, se hissant en s'aidant mutuellement pour atteindre l'air libre. M. Hutchins s'effondra juste devant l'entrée de la mine. Il respirait difficilement, mais n'avait que quelques égratignures. Ses jambes en revanche allaient le faire terriblement souffrir.

Robert les palpa lentement, cherchant le signe d'une fracture.

— Vous survivrez, monsieur Hutchins, parvint-il à articuler. D'autres blessés ? s'enquit-il en se tournant vers les mineurs.

— Non monsieur, dit Charlie. Ce n'était qu'un petit glissement de la roche, rien de grave. Et nous courons tous plus vite que M. Hutchins.

— Bien, bien, fit Robert en tombant à genoux. Bon sang, il se sentait vidé de ses forces...

— Encore une chose, monsieur Hutchins.

— Oui, monsieur le vicomte ?

— Vous êtes renvoyé.

Helaine Talbott jeta un coup d'œil à l'immense édifice qui se dressait devant elle et eut du mal à réprimer un tremblement. Le quartier était chic et la demeure somptueuse. Cinq ans plus tôt, elle aurait gravi les marches sans arrière-pensée, sûre de l'accueil qu'elle allait recevoir. Mais cela, c'était avant que son père ne soit désigné comme



le « Voleur de la bonne société ». Avant que ses amis ne lui tournent le dos, que ses clubs ne le bannissent et qu'il ne disparaisse de la circulation. Avant que sa femme et sa fille ne sombrent dans le désespoir et la pauvreté. Avant que Helaine ne découvre en elle assez de force pour surmonter les terribles épreuves que les erreurs de son père lui avaient imposées.

Tout cela appartenait maintenant au passé. Elle devait simplement se rappeler qu'elle ne se présentait pas dans cette maison pour demander la charité. Elle venait négocier un arrangement. Avec un peu de chance, et beaucoup d'habileté et de charme, elle sortirait victorieuse. Il le fallait. Car si elle échouait, elle risquait de finir à l'hospice avec les miséreux.

Elle parcourut l'allée la tête haute et agrippa fermement le heurtoir orné d'un ruban de deuil noir. Elle avait revêtu sa plus jolie robe, qui laissait entrevoir ce qu'avait été son statut dans la société, en un autre temps. Et quand le battant s'ouvrit sans bruit, elle gratifia le majordome de son sourire le plus hautain.

— Je viens voir lady Irène. Annoncez-lui simplement une de ses amies d'école. Mon nom actuel ne lui dirait rien.

Une attitude aussi cavalière ne serait pas passée dans une maison de l'aristocratie. Mais cette famille s'était enrichie dans le commerce maritime. Du point de vue de la noblesse, lady Irène avait fait une mésalliance, même si elle y avait gagné d'un point de vue matériel. Aussi, ses anciennes amies de pension devaient-elles se faire rares. Helaine le savait d'expérience, car ses

amies d'enfance lui avaient battu froid dès que la déchéance de son père avait été connue.

— Vous n'avez pas de carte ? s'enquit le majordome.

— Oh ! s'exclama-t-elle en pivotant brusquement sur elle-même. Mon réticule !

Son réticule se trouvait sur la commode de sa chambre, mais elle feignit un intense désespoir.

— Je l'ai oublié dans le fiacre ! Oh, mon Dieu ! Comment vais-je faire ? J'étais partie pour mes visites, et...

La ruse fonctionna. Avec un soupir résigné, le majordome l'invita à entrer. Le reste n'était plus qu'un jeu d'enfant. Helaine sourit aimablement à la maîtresse de maison qui descendait l'escalier. C'était Mme Knopp, la belle-mère d'Irène. Elle était l'exemple même de la bourgeoise enrichie, cible de toutes les critiques de la bonne société. Elle avait une silhouette imposante, parlait trop fort, et était beaucoup trop riche.

Cinq ans plus tôt, Helaine aurait vu cela, et rien de plus. Mais elle avait changé, aussi prit-elle le temps d'observer d'autres détails. La robe de deuil de Mme Knopp, faite de la meilleure étoffe, était d'une coupe recherchée. La famille ne souffrait donc pas financièrement. En revanche, la dame avait les traits tirés, ses gestes étaient crispés. Son sourire ne parvenait pas à faire oublier la tristesse qui émanait de toute sa personne.

Elle était accablée de chagrin, bien sûr, puisqu'elle venait de perdre son fils unique. Cependant, sa voix était forte et assurée.

— Smithee ! Qui est-ce ?

— Une soi-disant amie de pension de lady Irène, répondit le majordome d'un ton dédaigneux.

— Vraiment ?

Une lueur d'intérêt brilla dans les prunelles de Mme Knopp, qui dévala les dernières marches.

— Une amie de pension ? Oh, cela fera tant de bien à Irène de vous voir ! Elle a grand besoin d'une vieille amie qui la fera sortir de sa chambre, l'emmènera faire un tour dans les boutiques, et la poussera peut-être à apparaître dans une ou deux réceptions. Cela serait parfaitement acceptable, vous savez, bien que sa période de deuil ne soit pas encore terminée. Elle pourrait participer à une soirée, avec sa chère maman à ses côtés.

La « chère maman » d'Irène ne pouvait être que Mme Knopp elle-même, car Irène avait perdu sa mère plus de dix ans auparavant. La dame nourrissait l'espoir de gravir les échelons de la bonne société grâce à sa belle-fille, tandis que le père d'Irène avait pu redorer le blason du comté grâce au sacrifice de sa fille, mariée en dessous de sa condition.

Helaine sourit aussi chaleureusement que possible, sans donner de faux espoirs à Mme Knopp.

— Je ne sors pas beaucoup ces temps-ci, madame, mais j'aimerais parler à Irène. Nous étions des amies très proches, autrefois.

Mme Knopp hocha la tête, comme si elle s'était attendue à cette réponse.

— Quoi qu'il en soit, cette visite lui fera du bien. Smithee, allez prévenir Irène et faites préparer du thé. Nous nous installerons au salon.

— Je suis là, dit une voix discrète et délicate derrière elles.

Irène traversa le hall et s'exclama :

— Helaine ! C'est bien toi ?

Helaine se détendit en entendant la voix douce et chaleureuse de son amie. Elle n'avait pas été certaine d'être bien accueillie. Après tout, Irène avait simplement épousé un nouveau riche, alors que le père de Helaine avait commis des actes beaucoup plus graves.

— Oui, Irène, c'est moi. Puis-je parler avec toi un moment ? Nos conversations me manquent.

Une expression passa dans les yeux d'Irène, et Helaine put y lire en un éclair toutes ses pensées. Le souvenir de ce qui s'était passé. La raison de leur éloignement. Toutes jeunes, leur pauvreté les avait rapprochées, car elles souffraient d'être les filles d'aristocrates perpétuellement fauchés. La chute de Helaine avait précédé celle d'Irène. Cette dernière avait été chassée de l'école peu de temps après elle, car son père ne pouvait plus payer sa pension. Elles ne s'étaient plus revues depuis.

Irène soupira et regarda ses mains croisées.

— Comme j'aimerais retourner à cette époque ! Parler de la nouvelle cuisinière...

— Et de ses épouvantables tartes aux cerises ! s'exclama Helaine, sentant un rire insouciant poindre au fond de sa gorge. Et aussi de mon incapacité à raccommoder les bas !

Un sourire éclaira le visage anguleux d'Irène.

— Tu n'étais vraiment pas douée. Et je n'ai toujours pas appris à me coiffer, ajouta-t-elle en montrant son épaisse tresse noire.

Elles se dévisagèrent un moment. Helaine aurait été tentée de prendre son amie dans ses bras, mais elle n'osa pas. Selon l'étiquette, ce geste aurait été déplacé. Irène ne semblait pas très à l'aise non plus.

Mme Knopp vint à leur secours, entraînant Helaine dans le salon.

— Entrez, entrez. Ne restons pas dans le hall. Smithee ! Du thé, s'il vous plaît. Avons-nous des tartelettes à offrir à l'amie d'Irène ?

Le majordome s'inclina, légèrement rasséréiné.

— Tout de suite, madame.

Les trois femmes s'installèrent dans le luxueux salon. Mais un silence gêné s'installa. Helaine était très mal à l'aise, car elle ne pouvait aborder le sujet qui lui tenait à cœur en présence de Mme Knopp. Elle ne pouvait non plus suggérer de faire un tour dans le jardin, alors que le thé allait être servi.

Mme Knopp leur vint en aide une fois de plus. Elle les interrogea sur leur amitié à l'école, sur les fameuses tartes aux cerises, et naturellement elle voulut en savoir davantage sur la famille de Helaine. Celle-ci répondit avec franchise, ne cherchant pas à dissimuler que son père était le comte de Chelmorton. Et le miracle se produisit ! Mme Knopp ignorait tout des délits qu'il avait commis et qui lui avaient valu le titre de « Voleur de la bonne société ». Elle voulut simplement savoir si Helaine était mariée, et si la chasse au mari était ouverte à Londres, avant le début de la saison.

Helaine n'avait pas eu ce genre de conversation depuis des années, et Irène eut la gentillesse

de ne pas l'interrompre. Mais le temps passait. Une visite de politesse ne pouvait se prolonger au-delà d'une heure, et Helaine devait absolument s'entretenir en tête à tête avec son amie.

— Vous avez une maison ravissante. Y a-t-il un jardin à l'arrière ? s'enquit-elle avec naturel.

— Oh, mon Dieu, non ! Je sais que cela manque à Irène, mais pas à moi. J'ai grandi à Londres, et l'air de la campagne me rend malade !

— Mais il y a un parc, fit remarquer Irène à mi-voix. J'allais partir me promener quand tu es arrivée. Veux-tu m'accompagner ?

Helaine lui sourit avec gratitude.

— J'en serais enchantée.

— Je crains de ne pouvoir me joindre à vous ! déclara Mme Knopp avec un rire un peu trop fort. Irène a beau avoir l'air fragile, elle marche d'un pas trop vif pour moi.

Tout s'arrangeait. Pendant qu'Irène allait se changer, Mme Knopp parla à Helaine des affaires de son époux. Comme la plupart des nouveaux riches, elle s'y entendait parfaitement et était très fière de leur réussite. Helaine apprit que leur société de transport maritime était florissante. Puis Irène revint, elles sortirent, et brusquement tout changea.

Irène était souffrante. Comment avait-elle pu ne pas s'en apercevoir plus tôt ? Les maisons londoniennes étaient généralement mal éclairées. Mais quand elle vit son amie à la lumière du jour, elle eut un choc. Irène était d'une maigreur inquiétante, sa peau était translucide.

— Oh, Irène, Mme Knopp est-elle méchante avec toi ? Elle m'a pourtant paru assez agréable.

— Quoi ? Oh non, elle est gentille.

— Donc, tu es heureuse de vivre ici ?

Irène haussa les épaules en détournant les yeux.

— Je ne suis pas plus malheureuse qu'ailleurs. Et bien mieux nourrie qu'en pension ! ajouta-t-elle d'un air malicieux.

— Mais est-ce que tu manges ?

— Bien sûr, répondit Irène, les yeux dans le vague.

Elles tournèrent au coin de la rue et Helaine aperçut le parc, au loin. Malgré la remarque de Mme Knopp, elle se demanda si son amie pourrait parcourir une telle distance.

— Irène, pardonne-moi, dit-elle en prenant le bras de la jeune femme. Mais est-ce que tu te sens bien ?

Irène ralentit le pas à regret.

— Je suis tout le temps fatiguée, avoua-t-elle. Et un rien me fait pleurer. Un bruit, une odeur. Je sais que c'est le chagrin, et que ce n'est pas bon pour ma santé, mais... je ne peux pas m'en empêcher.

— Le chagrin ? Pour ton père ?

Le père d'Irène était mort un peu plus d'un an auparavant, mais père et fille n'avaient jamais été très proches.

— Tu penses peut-être à ce que ta vie aurait pu être ? Je me demande souvent ce que je serais devenue si mon père n'avait pas été aussi... incroyablement idiot.

Irène sourit, mais son corps s'était raidi, comme sous l'effet de la colère, et ses mains étaient crispées.

— Irène ?

— Je pense à Jeremy, dit-elle d'une voix sèche. Je pense à mon mari, et à la vie que nous n'avons pas eue.

— Oh ! s'exclama Helaine, mortifiée de ne pas avoir compris. Mais, vos fiançailles... j'ai entendu ce qui se disait à l'époque, même si je ne faisais plus partie des cercles privilégiés. Je te demande pardon, Irène, ajouta-t-elle en se mordant les lèvres. Tu dois me trouver stupide. Je t'en prie, ne m'en veux pas.

Irène poussa un bref soupir, et se remit à marcher d'un pas vif, comme si elle voulait échapper à un quelconque démon, connu d'elle seule. Mais elle se fatigua rapidement, et Helaine put demeurer à sa hauteur.

— Je sais ce qu'on a dit de nous. Que papa avait exigé une somme exorbitante, qu'il m'avait vendue au plus offrant. Ce n'était pas vrai, vois-tu. J'ai laissé dire, pour que papa nous autorise à nous marier.

— Tu l'aimais donc ! s'écria Helaine, déconcertée.

Irène tourna son visage vers le soleil.

— Il me faisait rire. Il disait que j'étais belle, et m'apportait des friandises. Personne n'avait jamais fait cela pour moi, à part toi. Et tu n'étais plus là.

Helaine détourna les yeux.

— Oui, je l'aimais, enchaîna son amie. Mais il a fallu qu'il embarque sur ce maudit bateau. Qu'il prouve qu'il était un bon marin.

— Il n'aimait pas la mer ?



— Oh, si. Et c'était un bon capitaine. Mais cela n'empêche pas de mourir en mer. Le bateau a subi une attaque de pirates, et Jeremy a voulu aider l'équipage à les repousser. Mais il a été gravement blessé dans la bataille et une de ses plaies s'est infectée. Les chirurgiens lui ont coupé le bras dans l'espoir de le sauver, mais c'était trop tard.

— Oh, mon Dieu, chuchota Helaine. C'est horrible.

— Nous ne l'avons su que dix mois plus tard. Et il avait déjà passé trois mois en mer quand c'est arrivé. Cela faisait donc très longtemps que je ne l'avais pas vu. Plus d'une année s'était écoulée depuis qu'il m'avait prise dans ses bras pour la dernière fois. Une année...

Sa voix se brisa, et elle se précipita vers l'un des bancs du parc et s'y laissa tomber. Son regard se posa sur une nourrice qui poussait un landau.

— Oh, Irène, tu attendais un bébé ?

— Non, nous n'avons pas eu d'enfant. Je me dis parfois que c'est une bénédiction, car je n'aurais sans doute pas été capable de veiller sur lui.

— Bien sûr que si. Nous sommes toutes plus fortes que nous ne le pensons.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

Cette discussion était ridicule, puisqu'il n'y avait pas eu de bébé, mais l'affirmation de Helaine parut reconforter son amie. Cependant, l'espoir de réussir dans sa mission semblait s'amenuiser. Comment présenter sa requête à une femme accablée de chagrin ?

Elles restèrent de longues minutes assises en silence. Brusquement, Irène s'extirpa de sa rêverie.

— Que voulais-tu me demander ?

— Pardon ?

— N'essaye pas de tricher avec moi, Helaine. Tu oublies que je t'ai vue quand tu as caché les bas de cette peste de Claudia ! Je sais que tu ne m'as pas rendu visite par hasard : tu avais quelque chose à me demander.

Helaine haussa les épaules.

— Je venais faire une proposition à une jeune femme malheureuse et mal mariée. Je me trompais. Je te prie de me pardonner.

— Tu ne te trompais pas complètement, puisque je suis malheureuse. Mais pas pour les raisons que tu imaginais. Dis-moi pourquoi tu es venue, et nous verrons bien.

Helaine hocha la tête. Elle n'avait pas le choix, si elle voulait éviter l'hospice. Cependant, elle avait du mal à se confier. Comment expliquer ses choix à une femme qui était tombée amoureuse et avait épousé un homme riche ?

— Allons, Helaine, cela ne peut pas être si difficile. Je sais déjà tout sur ton père.

— Mais tu ne sais rien sur moi.

Irène se contenta de hausser les sourcils. Helaine céda.

— Sais-tu ce que je suis devenue après la mort de mon père ?

## 2

Helaine prit une longue inspiration. Autant se jeter à l'eau tout de suite.

— Je suis commerçante, Irène. Je possède une boutique de mode... ou, du moins, la moitié d'une. Mais c'est un détail. Tout cela pour dire que je dessine les robes et que mon associée se charge des travaux de couture. Je suis une femme d'affaires et... et j'adore ça, ajouta-t-elle en soutenant le regard de son amie.

Celle-ci demeura bouche bée.

— Je pensais que tu t'étais mariée, ou quelque chose comme ça.

Helaine eut un rire contraint.

— C'est ce qui se passe en général, n'est-ce pas ? J'ai eu des propositions, mais il n'était pas question de mariage.

— Oui, je connais cela. Le genre d'homme qui vous rend visite quand il apprend qu'une femme de la noblesse a des problèmes.

— Mais toi, tu as trouvé l'amour, dit Helaine en lui prenant la main. Même si c'était pour une courte période.

— Oui, une période merveilleuse, murmura Irène avec tristesse. Mais nous parlions de toi. Tu tiens vraiment une boutique ?

— Oui. Elle s'appelle *Le Bonheur des femmes*, et elle n'est pas très loin de Bond Street. J'y suis connue sous le nom de Mme Mortimer.

— Vraiment ? Ce nom ne te va pas très bien.

— Ma mère ne cessait de se lamenter, car elle était mortifiée par ce que je faisais. Mortifiée, mortifiée, *mortifiée*. J'ai eu l'idée, pour lui clouer le bec, de prendre le nom de Mortimer. Et maintenant je suis bien obligée de le garder.

— Ah, dit Irène en croisant les mains. Tu es venue me demander de fréquenter ta boutique, n'est-ce pas ? Je le ferais volontiers, car tu as toujours eu d'excellentes idées, même à l'école. Mais ma belle-mère tient absolument à se fournir chez une couturière à la mode. Une idiote, d'après moi. Mais elle serait bouleversée si je la quittais pour...

— Je ne te demande pas de devenir ma cliente, Irène ! s'exclama Helaine, protestant avec plus de véhémence qu'elle ne l'aurait voulu.

L'idée de venir mendier chez ses anciennes amies était humiliante.

— Nous avons déjà une belle clientèle, précisa-t-elle.

C'était un mensonge, et Irène le comprit. Elle avait toujours deviné quand elle mentait.

— Vraiment, Helaine ?

— Oui, dit celle-ci en soupirant. Pour le moment. Mais cela ne durera pas longtemps, à moins...

Les mots moururent sur ses lèvres. Sa démarche était inutile. Irène n'avait aucune raison de lui faire plaisir. Mais elle ne pouvait plus se taire, à présent.

— Comme je te l'ai dit, je croyais que tu étais terriblement malheureuse et que tu saisisais l'occasion de t'échapper. Je suis venue te proposer un emploi, Irène.

— Quoi ?

— Nous ne parvenons pas à obtenir les étoffes nécessaires à nos créations. Mais ton beau-père est dans les transports maritimes. Ses cargaisons viennent du monde entier. Et je sais que tu es très forte pour repérer les bonnes affaires. Tu avais le chic autrefois pour dénicher des tissus extraordinaires, qui coûtaient trois fois rien.

— Je ne pouvais pas faire autrement.

— Certes. C'était aussi le cas pour moi, mais tu étais excellente.

— Il n'y a pas de quoi être fière.

— Au contraire ! Je cherche désespérément quelqu'un qui soit capable de faire des achats pour nous. Trouver de la soie et de la dentelle abordables, des rubans, des colifichets. Quand je vois une femme entrer dans la boutique, je devine tout de suite ce qui lui ira. Wendy sait faire tous les vêtements dont je rêve. Mais aucune de nous deux n'est en mesure de trouver les coupons de tissus nécessaires. Et certainement pas à bon prix.

— Donc, tu voudrais que je les achète pour toi ?

— Tu as perdu ton mari, tu vis dans l'aisance matérielle, et notre amitié remonte à une époque lointaine. Malgré tout, je te demande de devenir mon associée. Tu ne peux pas savoir le sentiment de liberté que tu éprouves, quand tu gagnes ton argent. La première fois que cela m'est arrivé, j'ai dansé de joie dans l'atelier. Nous avons dépensé tout notre bénéfice en bouteilles de vin et en victuailles pour célébrer ce succès. Je ne l'ai jamais regretté une seconde.

Irène sourit.

— Je n'arrive pas à t'imaginer en train de danser dans un atelier de couture.

— Pourtant, je l'ai fait, affirma Helaine avec une pointe de fierté. C'est moi qui nous fais vivre, maman et moi. Le travail m'a donné une raison de vivre.

Irène ne semblait plus écouter. Son regard demeurait lointain. Le cœur de Helaine sombra.

— Tu connais peut-être quelqu'un d'autre ? demanda-t-elle d'un ton hésitant. Une personne en situation difficile ? Une veuve, qui aurait assez d'aplomb pour discuter avec un marchand ou le capitaine d'un navire ?

— Une femme qui chercherait une raison de se lever le matin ? suggéra Irène. Une femme sans enfant et sans espoir.

— Oui, j'offre de l'espoir. Beaucoup d'espoir. Parfois, j'ai l'impression que c'est même tout ce que je possède.

Irène hocha la tête. Elle réfléchissait. Dans un instant, elle lui donnerait sa réponse, comme lorsqu'elles étaient enfants et cherchaient la solution d'un problème de mathématiques. Helaine

pria pour qu'elle trouve un nom à lui proposer. Une femme capable de sauver sa petite boutique, son coin de paradis.

— Très bien ! déclara brusquement Irène en se levant.

— Tu connais quelqu'un ?

— Hmm ? Bien sûr. Moi ! Et j'ai entendu parler d'une cargaison de dentelle qui arrivera dans quelques semaines.

— Vraiment ? Ce serait merveilleux !

Helaine connaissait au moins trois dames qui sauteraient sur l'occasion d'avoir une robe garnie de dentelle.

— Je sais même comment en obtenir trois rouleaux pour presque rien, précisa Irène en souriant.

— Trois rouleaux ? Mais comment ? Par qui ? Irène serra son amie dans ses bras.

— Fais-moi confiance, dit-elle simplement en la relâchant. Écoute, ma chère, je te ferai envoyer la dentelle, et tu me donneras comme rémunération vingt pour cent de la somme qu'elle t'aura coûté.

— Nous n'avons pas d'argent d'avance...

— Aucune importance. Dis-moi simplement ce que tu veux, et combien tu peux payer. Je te trouverai ce dont tu as besoin, et je ferai un petit bénéfice.

Helaine demeura muette de stupeur. Son amie n'avait pas mis longtemps à se découvrir la bosse du commerce.

— Tu crois que je n'ai rien appris en dînant chaque soir à la table de mon beau-père ? reprit Irène. Il ne parle que de ses affaires. J'ai enfin

l'occasion de mettre en pratique ce que j'ai entendu. Merci, mon amie.

— Merci de quoi ? s'exclama Helaine en riant. C'est moi qui dois te remercier !

— Penses-tu ! Tu m'as donné ce qui me manquait depuis un an. Une raison de me lever le matin, Helaine ! Et maintenant, ajouta-t-elle en gloussant comme une écolière, je vais m'efforcer de nous rendre riches, très riches !

Helaine gloussa aussi, avec un peu moins d'enthousiasme. Elle avait réussi. Contre toute attente, Irène acceptait de devenir leur acheteuse. Avec l'aide de Dieu, elle se révélerait douée pour ce travail.

Mais le plus difficile restait à faire. Il fallait que *Le Bonheur des femmes* survive jusqu'à la livraison de la dentelle, que des commandes soient passées par les clientes, que les factures soient honorées.

Après quelques minutes de discussion, Helaine prit congé. Irène lui promit de la contacter dès qu'elle aurait des nouvelles de la cargaison de dentelle. Et Helaine s'engagea à revenir quelques jours plus tard avec la liste des tissus dont elle avait besoin.

Puis elle monta dans un fiacre. Elle avait une autre démarche à accomplir, plus secrète que la première.

— À Grosvenor Square, chez le vicomte de Redhill, ordonna-t-elle au cocher.

Robert avait déjà un flacon de brandy à la main, quand on frappa à la porte de la



bibliothèque. Il n'était que trois heures de l'après-midi, mais après une matinée pareille, seul le brandy pourrait l'aider à lutter contre le mal de tête qui commençait à marteler ses tempes.

— Monsieur ? lança Dribbs en ouvrant la porte sans y être invité.

— Non, Dribbs.

— Oui, monsieur, vous avez une visite.

— Non, Dribbs, pas de visite.

— Mais cette dame insiste.

— Non, Dribbs, je n'attends pas de visite.

Pour bien souligner ses paroles, il ne prit pas le temps de verser l'alcool dans un verre et but directement au goulot. De toute façon, il n'en restait presque plus.

— Pourtant, vous en avez une, monsieur le vicomte.

— Non, Dribbs, c'est impossible. Mon père est déjà passé aujourd'hui. Il n'a pas pu acheter une autre mine, ni un gisement d'or en Antarctique. Il n'a pas eu le temps non plus de découvrir le secret permettant de fourrer des génies dans des bouteilles afin qu'ils lui accordent tous ses caprices.

— Non, monsieur, ce n'est pas monsieur le comte.

— Grâce au Ciel...

— C'est une femme.

— Non, Dribbs, ce n'est sûrement pas une femme. Vous voyez, j'ai parlé avec Gwen ce matin même, au sujet de ses noces. Ma mère est couchée, comme tous les jours à cette heure-ci. Quant aux dames de notre future belle-famille qui ont loué la maison voisine, je viens juste de

les apercevoir dans le salon du premier. La baronne et sa sœur étaient occupées à arranger les figurines en porcelaine de ma mère, en se demandant si les rayons de soleil n'étaient pas mauvais pour la bergère. Des porcelaines, Dribbs ! Quelle personne raisonnable irait se soucier du teint d'une figurine en porcelaine ?

Robert avala une autre goulée de brandy. Quelle vie ridicule !

— En effet, monsieur, c'est très étrange. Mais la personne qui souhaite vous voir ne fait pas partie de votre future belle-famille.

— Grâce au Ciel.

Robert s'assit à son bureau, poussa une montagne de papiers pour pouvoir poser sa bouteille, puis fixa un regard égaré sur le majordome, qui demeurait à la porte.

— Vous pouvez vous retirer, Dribbs.

— Non, monsieur, je ne peux pas.

— Vous n'avez qu'à faire un pas en arrière et fermer la porte.

— Je pourrais faire cela, monsieur. Mais vous me voueriez aux gémonies dès demain matin. Peut-être même plus tôt.

— Peut-être. Mais enfin, vous ne seriez pas damné sur-le-champ.

— Excellente remarque, monsieur. Mais voyez-vous, la visiteuse en question est une certaine Mme Mortimer. Et elle voudrait discuter avec vous d'une question insignifiante.

Robert ricana. Tous les sujets auxquels s'intéressaient les femmes étaient insignifiants. Cela ne les empêchait pas de le harceler jour et nuit avec leurs sottises. Cependant, ce nom lui disait

vaguement quelque chose. Il le connaissait. Mais d'où ?

— C'est la couturière qui s'occupe du trousseau de votre sœur, glissa le majordome.

Ah ! C'était donc cela ! Gwen lui avait vanté les talents de cette femme le matin même. Elle avait fait ceci, cela, replié un ruban, découpé quelque chose. Et c'est alors que Gwen s'était empourprée. Oui, l'image du visage rose de sa sœur était gravée dans son esprit. La robe la rendait plus attirante. Plus sensuelle. Bon sang, il ne voulait pas savoir que sa petite sœur était sexuellement attrayante !

Il porta une nouvelle fois le goulot à ses lèvres et s'aperçut que le flacon était vide.

— Je vais chercher une nouvelle bouteille, monsieur le vicomte.

— Dribbs, vous êtes un brave type.

— Mais il faut d'abord que vous parliez à Mme Mortimer.

— Non, Dribbs.

— Sinon, elle dira à votre sœur que vous avez refusé de la recevoir. Alors votre sœur pleurera dans sa chambre car elle tient beaucoup à ce mariage, et vous l'entendrez pleurer, ou bien vous remarquerez ses yeux rougis. Et quand vous connaîtrez la raison de son chagrin, vous vous en voudrez d'être un si méchant frère. Et ensuite, monsieur, vous me donnerez des instructions très strictes et m'interdirez formellement de refuser l'entrée à un visiteur.

— Je ne ferai jamais une chose pareille ! protesta Robert, indigné.

— Vous l'avez fait la semaine dernière, quand votre mère a été si bouleversée au sujet d'une livraison de parfums qui s'est perdue.

Bon sang, c'était vrai.

— Diable.

— Il vaut mieux se débarrasser de cette légère corvée et ne plus y penser, monsieur. Il n'y aura pas de larmes, et vous aurez votre brandy dès que ce sera fini.

Robert soupira lourdement.

— Enfer et damnation, Dribbs. J'hésite entre vous mettre à la porte ou doubler vos gages.

— Doublez mes gages, monsieur. C'est la promesse que vous m'avez faite la semaine dernière.

— Certainement pas ! Je m'en souviendrais.

Dribbs observa un silence éloquent, puis pencha la tête de côté.

— En êtes-vous sûr, monsieur ? Êtes-vous absolument sûr que vous vous en souviendriez ?

— Tout à fait.

— J'en conviens, monsieur, déclara Dribbs avec un soupir exagéré.

L'homme se redressa de toute sa hauteur et recula afin d'ouvrir la porte de la bibliothèque.

— Mme Mortimer désire vous voir, monsieur. Elle n'en a que pour dix minutes.

Il accompagna ces mots d'un regard sévère en direction de la jeune femme. Celle-ci hocha docilement la tête, mais Robert surprit une lueur décidée dans son regard. Il remarqua également son décolleté, ses hanches arrondies, et ses lèvres d'un rouge profond qui appelaient les baisers.

Seigneur, où avait-il la tête ? Cette femme était couturière. Embrasser une couturière ? Et

pourquoi pas le cireur de chaussures ? Cependant, il était très tenté de la prendre dans ses bras.

— Monsieur le vicomte ?

Robert tressaillit.

— Je vous demande pardon ?

— Non, c'est moi qui vous demande pardon. J'ai cru que vous étiez en train de vous étouffer.

— Non, non, je... je regrettais juste que ma bouteille de brandy soit vide.

Il brandit le flacon et le secoua, comme pour apporter la preuve qu'il disait vrai. Puis il le reposa, un peu piteux. On ne discutait pas de ce genre de choses avec une couturière.

— Vous vouliez me demander quelque chose ?

— Oui, monsieur. Je crains de devoir être payée.

— Vous le *craignez* ? Si cela vous pose problème, pourquoi vous donner la peine de me rendre visite ?

La jeune femme observa une seconde de silence, haussant les sourcils. Puis l'ombre d'un sourire effleura ses lèvres.

— Euh... non, monsieur. Je suis désolée, je me suis mal exprimée. Je n'ai aucune crainte, et je me présente chez vous pour demander d'être payée. S'il vous plaît.

Robert soupira. Dribbs avait raison. Autant s'en débarrasser au plus vite. Le problème, c'était qu'entre les récents investissements de son père et le prochain mariage de sa sœur, sa bourse était dégarnie. Les réparations à la mine avaient vidé les comptes, au point que toute la famille se trouvait forcée de faire des économies. Ajoutez à cela

un trousseau de mariage. Il ne savait pas où il allait trouver les sommes nécessaires.

— Madame Mortimer, vous n'avez pas besoin de venir me voir. D'ordinaire, quelqu'un de mon personnel me présente les factures, et...

— J'ai déjà parlé à M. Starkweather. Il m'a conseillé de m'adresser directement à vous.

Robert se rembrunit.

— Diable. Je ne vois pas comment Starkweather a pu vous dire une chose pareille. Il est généralement très pointilleux en ce qui concerne ses fonctions. Il veut m'épargner d'affronter les voyous en tout genre. C'est un brave homme.

Robert sourit en regardant la bouteille de brandy vide, et se demanda si les dix minutes s'étaient écoulées. Néanmoins, il aimait bien contempler la poitrine pulpeuse de Mme Mortimer, surtout à travers le verre de la bouteille qui l'amplifiait exagérément.

Rêvait-il, ou la jeune femme venait-elle de s'empourprer ? Mais oui ! Extraordinaire. Elle devait pourtant avoir l'habitude d'être admirée, avec une silhouette pareille !

Il fronça les sourcils, avec l'impression désagréable que quelque chose lui échappait. Mais quoi ? Il se redressa dans son fauteuil, malgré la douleur que le mouvement fit surgir au niveau de ses tempes.

— J'ai eu une matinée très éprouvante, madame Mortimer. Dites-moi pourquoi je devrais parler avec vous, plutôt qu'avec M. Starkweather ?

— Parce que je ne suis pas un voyou, monsieur, déclara-t-elle d'un ton sec.





10916

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 3 novembre 2014.*

Dépôt légal : novembre 2014.  
EAN 9782290067697  
OTP L21EPSN000995N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*